

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 29

Artikel: Interversio
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221164>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RENCONTRE INATTENDUE

MONSIEUR X. est le plus fidèle et le plus soumis des maris. Il en serait peut-être le plus heureux, si Madame X. était un peu moins autoritaire, ce qui enlève ainsi quelque mérite à la soumission de M. X., qui n'aime pas la lutte. C'est Mme qui porte la culotte et, comme son mari est imberbe et que Mme a quelques poils follets sous le nez et sous le menton, cela confirme le dicton disant que du côté de la barbe est la toute puissance. C'est donc incontestablement Mme X. qui porte la culotte, comme on dit vulgairement, et qui a la haute main à la maison.

Il faut reconnaître, il est vrai, que Mme X. est une maîtresse femme. Elle n'est point dépensière et veille avec un soin jaloux au bonheur du ménage. Chez elle règne l'ordre et la propreté les plus parfaits. Le parquet des chambres et les planelles du vestibule luisent comme une patinoire. Monsieur ne s'y aventure qu'avec prudence, craignant une chute qui n'est rien moins qu'agréable. On peut ouvrir n'importe quel meuble, n'importe quel tiroir, tout y est rangé dans un ordre impeccable et pas un atome de poussière. Quant aux « gerces », elles n'osent se montrer. « On ne s'attaque pas à ses semblables », dit un jour une voisine, assurément malveillante.

A la fin de chaque mois, quand Monsieur a réglé ses appointements, il doit rendre compte de cette opération à Madame, qui estime, avec raison peut-être, qu'elle en saura faire, pour le bien-être du ménage, un meilleur emploi que lui. Aussi Monsieur est-il rationné ; bien maigre est la somme que Madame lui concède pour son « argent de poche ». Il a tout juste pour son tabac et deux décis, au sortir du bureau. Le samedi, il reçoit un petit supplément pour la partie de jass traditionnelle qu'il fait ce jour-là, avec quelques vieux amis. C'est en vain que Madame a voulu engager son mari à renoncer à cette partie de jass ; la tradition et l'habitude l'ont emporté. Elle s'est résignée, mais sans bonne grâce.

Si Monsieur n'est pas tout à fait libre de ses mouvements, s'il doit à l'occasion des explications à Madame, en revanche, il trouve toujours à son retour à la maison des repas tout prêts et savamment préparés. Il n'a qu'à se mettre à table et à se régaler. Ce qu'il fait, du reste, très volontiers. A ses vêtements, pas une tâche, pas un accroc négligé, pas d'absences de boutons. Tout est en ordre.

Mais si, grâce à la docilité passive de Monsieur, la paix règne généralement dans le ménage, il y a toutefois quelques exceptions. Il y a une semaine, par exemple, en dinant, Monsieur dit à Madame, non sans quelque hésitation : « Dis-moi, Marie, je crois que, samedi, je ne viendrai pas souper. Nous voulons faire une petite promenade entre amis et nous souperons au restaurant, au retour. Notre intention est d'aller au Signal de Morrens ».

— Alors, quelle idée vous prend là, subitement ? Pourquoi faire des frais ? Ne soupe-t-on pas aussi bien, si ce n'est mieux, à la maison ? Enfin, fais comme tu veux ; c'est ton affaire.

Monsieur, qui s'attendait à plus de résistance, n'en revenait pas. Il se frottait les mains... sous la table.

Le samedi arriva. Monsieur prit, avec ses amis, le Lausanne-Echallens, qu'ils quittèrent à Cheseaux pour monter au Signal de Morrens. Mais avant de s'engager dans la montée où l'on ne rencontre plus d'habitation jusqu'au sommet, ils partagèrent deux demis au Café de la Gare.

Lorsqu'ils arrivèrent au Signal, quel ne fut pas la surprise de Monsieur d'y trouver sa femme, qui piqueniquait en compagnie de quelques amies. Ces dames avaient pris le Tunnel-Cugy.

Il s'approcha, interloqué, pour les saluer :

— Alors ?...

Et Madame, avec un malicieux sourire :

— Eh ! bien oui... c'est nous ! X.



LE VESITES

QUAND l'est qu'on dusse avai dai vesitès d'ao défrou, sai dai pareints, sai dai z'amis, on se préparè po l'ao fèrè honè-tèta. S'on a fé la toma lè dzo dévant, on se gardè 'na gotta dè cranma qu'on débat po ein fèrè d'ao dzé, et assebin onna livra dè büro po qu'on pouèssè l'offri avoué on pou dè resegnà, kà se lo büro solet est bo et bon, l'est onco bin dè pe bon s'on lo p'ao eimbardouffà dè cauquè mamelarda ai prommès, ai grezellès ao ai cerisès. Et po lo dinà, s'on n'a min dè bio bocon dè salà dein la seille à campoüta, on va queri dè la tsaï dè boutseri, bouli, ruti, fédzo dè vé, ao cou-téléttès, po bin regalà son mondo. Enfin quiet ! tsacon fà dè son mi po que sai dè qu'on n'est pas dai bedans, et on n'espargnè rein, kà s'on a on petit bossaton dè tot bon, on lai met la boâte, à mein qu'on aussè met ein botolhie.

Se tsacon sè fà on pliesi dè bin aberdzi et regalà sè vesitès, y'ein a portant que l'ao font boum'assembliant, mā que ne l'ao corzont pas pi cein que l'ao z'offront.

On certain individu qu'étai bin à se n'èse et qu'avai memameint dai z'akchons dè la Banqua cantonala, avai einvità dai pareints d'ao défrou dè lè veni trovà onna demeindze, et l'avai decidà avoué sa fenna dè fèrè onna tatra po l'ao z'offri ao petit-goutà, kà l'est práo la mouda, quand on a fé ao for et qu'on a fé d'ao quegnu, dè lo medzi à mareindon.

Stu gaillà et sa fenna am'avont práo lè bons bocons ; mā lè voliàvont medzi leu mémo et parait que l'ao fasai quasu maubin quand l'ein faillai bailli à cauquon d'autro.

Don, quand l'atteindiont cliào vesitès, fasont ao for lo deçando, et ao momeint iò la granta bouéba allavè sè mettre à eimpatà po fèrè clià tatra ein question, lo temps, que bargagnivè du lo matin, sè met ao poue tot dè bon, lo ciet sè couvrè dè gros niolans et la pliodze coumeincè.

— Rosette ! se criè la fenna à sa felhie qu'avai dza lè mandzès recoussaitès po fèrè la pàta.

— Et quiet, mère ?

— Met on pou mé dè büro dein ta pàta.

— Et porquie ?

— Parceque vas vèrè poue temps déman, que ne voliонт pas veni, et que ne medzereint lo quegnu no-mimo !

Gages. — La cuisinière. — Et les gages ?

Monsieur. — Eh bien ?

La cuisinière. — Je veux 150 fr. et 20 fr. de vin.

Monsieur. — Bien.

La cuisinière. — Et je veux 10 fr. d'eau.

Monsieur. — 10 fr. d'eau ?

La cuisinière. — Oui, parce que je ne bois pas de vin.

INTERVERSION

ASSIS sur un tabouret, Ulysse Volauvent se tordait nerveusement la moustache, signe indubitable d'un embarras sérieux. A deux pas de là, sa femme Lydie, née Duvalet, à laquelle était confiée la gestion de la halte de Y... sur la ligne du chemin de fer de la Broye, paraissait partager la perplexité de son mari. Debout au milieu de sa petite cuisine, les mains sur les hanches, le front plissé, l'employée des C. F. F. était aux prises avec un grave problème, car une heure auparavant le petit Louis du magasin d'épicerie était venu en courant apporter la nouvelle reçue au téléphone que Madame Lydie Volauvent était attendue le plus tôt possible au chevet du lit de sa mère qui se mourait à Epesses. Aller au bord de la grand' route, à la recherche de son mari, cantonnier de son métier, le mettre au courant de ce qui se passait et des fonctions qu'il aurait à exercer au service des C. F. F. pendant l'absence de sa femme, fut pour Madame Volauvent l'affaire d'une petite heure : mais, ceci accompli et Ulysse et Lydie rentrés chez eux, ils se trouvaient au bout de leur latin. Une grosse difficulté se dressait devant eux : leur chèvre, leur unique chèvre, dont les caprices ne se comptaient plus, n'aimait pas les hommes et ne tolérait pas d'être traitée par quelqu'un d'autre que sa maîtresse. Ni les coups ni les caresses n'avaient pu donner une autre direction aux sentiments de la bestiole. Malgré des essais répétés, Ulysse n'était jamais parvenu à sortir une tasse de lait de la tétine de l'animal. Les tentatives des voisins aboutirent également à des insuccès complets, de sorte que Lydie n'avait réussi jusqu'ici à s'absenter qu'entre deux « traites ». Mais aujourd'hui, il était deux heures de l'après-midi ; le train pour Chexbres partait à 3 heures et il ne serait naturellement pas possible de revenir le même jour. Que faire ? Ulysse proposait à sa femme d'emmener la chèvre avec elle, mais, comme vous le pensez bien, Lydie ne voulait pas en entendre parler pour la bonne raison qu'elle n'aurait pas su où la loger à Epesses. A force de se creuser la tête, la brave femme finit par trouver une solution acceptable et s'écria triomphante :

— C'est bien simple, pour traire la chèvre tu n'as qu'à enfiler ma jupe, ma « taille » et mettre mon bonnet de nuit, comme j'ai l'habitude de le faire.

— Eh mais, et de ma moustache qu'en fais-tu ? répartit le mari à moitié convaincu.

— Tu sais bien que je porte toujours, le matin et le soir, un mouchoir rouge et blanc autour du cou. Au lieu de le mettre sous le menton, attache-le sous le nez. La chèvre n'y regarde pas de si près, ajouta Lydie sûre de son affaire.

Ulysse promet de se travestir de la sorte et sa femme partit pour Epesses soulagée d'un souci. Vers les 6 heures de ce même jour, notre remplaçant-chef de halte se vêtit des habits de sa femme, ainsi que convenu. Par un regard jeté dans le miroir, il s'assura que la mascarade était complète. A se voir coiffé d'une « béguine » plus jaune que blanche et la partie inférieure du visage cachée par le mouchoir rouge aux fleurs blanches, il était persuadé que chacun devait s'y méprendre. La chèvre, peu soupçonneuse parce que jusqu'à ce jour on s'était bien gardé de faire preuve de déloyauté à son égard, ne se méfiait de rien. Ulysse put se mettre en position sans être inquiété, mais une fois à l'œuvre, la bête se retourna, dévisagea d'un œil plein de défiance cette grosse tête qui se détachait dans la pénombre de la petite écurie, bougea ensuite nerveusement les jambes de derrière et s'agitait comme si la pression des doigts sur les pis était moins délicate qu'à l'ordinaire. Ulysse dut interrompre son travail pour caresser la tête de l'animal, ainsi que sa femme avait coutume de le faire quand il fallait calmer des impatiences. Cela lui permit de continuer à traire, mais au bout de 3 à 4 minutes, il doit recommencer les flatteries et ainsi une bonne heure se passa à tâter tantôt la tétine, tantôt les oreilles de la chèvre capricieuse.

Absorbé dans son travail, Volauvent n'avait pas entendu la cloche annonçant le départ du train de 7 heures de la station voisine et ce ne fut que le bruit de la locomotive arrivant en gare qui le rappela à ses devoirs vis-à-vis des C. F. F. Il sauta prestement hors de l'écurie, traversa en hâte la route et fit irruption sur le devant de la gare plus mort que vif, sans songer à son accoutrement. Il fallait avant tout abaisser les barrières du passage à niveau, car avec ces automobiles tout est possible, puis délivrer un billet au pasteur et à sa femme qui s'agitaient, pressés de s'embarquer pour Lausanne. Ceux-ci, voyant Ulysse en jupe et en « béguine » — le mouchoir étant tombé de la bouche sous le menton — firent de gros yeux, mais n'osèrent demander des renseignements. Dans les wagons, les voyageurs et parmi eux une classe de jeunes filles de l'école normale, étaient aux fenêtres examinant, intriguées, cette femme à moustache noire et aux allures homasses qui ne faisait que courir gauchement de droite et de gauche. Le conducteur du train lui-même n'y comprenait rien et, à une question qu'il posa, ne reçut pour toute réponse, au moment où il sautait sur un des marchepieds du convoi en marche, qu'un bref :

— Ma femme a dû partir !

Il se figura alors que Volauvent, mû par un excès de conscience, avait voulu remplacer sa femme jusque dans ses habits. Je ne sais si le conducteur en fit mention dans son rapport de route. C'est fort possible ; toujours est-il qu'après son retour de Lausanne, le pasteur de Y... travailla par l'apparition saugrenue de cette tête d'homme dans ces vêtements de femme, s'empressa de venir s'enquérir diplomatiquement des motifs du travestissement si étrange d'un de ses paroissiens. Lydie, revenue d'Epesses, lui conta les détails de l'histoire, en ajoutant que son mari avait décidé qu'à la prochaine foire d'X... elle irait vendre la chèvre maudite pour en racheter une autre plus aimable envers le sexe fort !

Aimé Schabzigre.

COSTUMES DE JADIS

(Extrait d'une « Chronique vaudoise » de M. H. Laeser.)

L'AUTRE jour, dans l'amicale réunion d'anciennes élèves d'une de nos plus florissantes écoles de jeunes filles, la présidente rappelait avec humour les anciens règlements. Le costume était l'objet de prescriptions rigoureuses, et il était défendu, par exemple, aux élèves, de porter des manches ne recouvrant pas complètement « l'os du poignet ! ». C'était l'époque héroïque des cols montants, dont le supplice était encore accentué par une ruche, des manches à gigots et boursouflures, des ju-

pes tombant sur la chaussure et des bas à côtes ! Le temps où l'indice de la situation sociale, pour une demoiselle, était le nombre des falbalas sur la jupe, ces falbalas que nos campagnards, avec leur douce ironie, baptisaient du nom si caractéristique de « regueyons ». Aujourd'hui, va-t-en voir s'ils viennent, les falbalas et les regueyons ! Ils sont à la hotte du chiffonnier. Et l'on a bien le sentiment que l'étape est définitivement accomplie, sans espoir de retour. Nous ne les verrons plus, comme nous ne reverrons plus crinolines et tournures, — ces dernières irrévérencieusement appelées par la verve populaire d'un vocable franc, expliquant tout net ce qu'était la chose, mais vocable qu'il est interdit à un chroniqueur prétendant aux belles manières d'employer...

Les comités de la Fête des Vignerons de 1865 montraient un réel souci à l'égard de la place que prendraient sur les estrades les crinolines, qui alors, étaient à l'apogée de leur gloire. Ce fut même une grosse complication pour les architectes et maîtres-charpentiers chargés d'édifier les estrades. Dans les plans et les calculs de résistance, ces messieurs se virent obligés de tenir compte de cet encombrant accessoire de la toilette féminine. Il est agréable de penser que le comité des constructions de la fête qui, dès le 1er août, va déployer ses splendeurs à Vevey, n'aura au moins pas ce souci-là !

Essais. — Jean. — Où vas-tu ?

Lya. — Je vais essayer.

Jean. — Pendant que tu essaies, essaie que ce ne soit pas trop cher.

CHASSEZ LE NATUREL !...

L'HISTOIRE se passe dans un de nos bons villages du canton. Elle est rigoureusement authentique.

L'ainé des garçons d'une nombreuse famille était parti à Paris. Il avait trouvé une bonne place et au bout de deux ans s'en était revenu dans son village natal pour passer quinze jours de vacances au milieu de siens et surtout pour épater la population.

Quand il s'était rendu à l'étranger, il avait mis un modeste complet, acheté chez Dénéreaz, à Cossonay, et rangé tous ses effets personnels dans une valise en toile cirée qui ne fermait plus à clef, entourée d'une bonne petite corde pour plus de sûreté.

Deux ans avaient suffi pour métamorphoser notre gaillard et c'est, vêtu à la dernière mode, melon, jaquette, pantalons fantaisie, gants jaunes, canne, valise en cuir à la main, qu'il avait refait son entrée au sein de sa commune.

Tout le monde se disait : tiens, mais pardine, c'est l'Auguste à Frédéric, tonneau ! croyez-vous qu'il s'est monté par ce Paris !...

A part sa famille, qu'il se devait au moins de reconnaître, il ne salua personne au village. Il passait, raide comme la justice de Berne, un havane façon à la bouche, en faisant tourner sa canne à cinquante tours à la minute.

On s'était plaint à son père et celui-ci était très ennuyé de l'attitude de son garçon. Il lui avait fait des reproches, mais ce dernier, avec un accent parisien pur Montmartre, lui avait affirmé qu'il ne se souvenait ni des gens, ni des choses. Le père Frédéric aurait bien insisté, mais son fils avait tellement bonne façon...

Notre Auguste poussait l'exagération au point qu'il confondait un taureau avec une vache, la charrue avec la herse.

Un jour son père lui dit :

— Prends une fourche et viens nous aider à enchranner !

Il se rendit au champ avec un râteau.

A une autre occasion, il se trouvait au plantage, et, voyant un rablet posé à terre, demanda à Frédéric :

— Comment appelle-t-on cette chose ?

Au moment précis où il disait cela, il posa son pied sur l'outil qui avait le tranchant tourné en hauteur, et reçut, c'était parfait, le manche en pleine figure.

Et notre Auguste de s'écrier :

— Eh, charrette de rablet ! *Chamot.*



LE BAROMETRE DU PAYSAN



OMBIEN de fermes n'ont pas encore leur baromètre ?

Et d'ailleurs, le meilleur des baromètres ne vaut encore pas, pour la prévision du temps de la journée et de celui du lendemain, l'examen attentif de l'état du ciel, de l'allure des animaux, des mouvements de certaines plantes.

Les oiseaux surtout, et les insectes, sont encore plus affectés que l'homme par l'état de l'atmosphère. C'est, par exemple, dans le monde entier et de toute éternité, un présage certain de pluie quand les hirondelles rasent obliquement la terre. Quand l'orage menace, les oiseaux en cage deviennent plus bruyants, les animaux domestiques marquent de l'inquiétude, le poisson mord mieux à l'hameçon, les taons piquent plus profondément.

A l'approche de la pluie, la belle-de-jour, le souci pluvial, le liseron des champs, la renouée grenouillette ferment leurs corolles. La dame-de-onze-heures et la ficaire ouvrent et ferment leurs fleurs sous l'influence des variations de la température. Les crocus sont aussi, sous ce rapport, très sensibles et réagissent déjà quand il y a cinq degrés en plus ou en moins.

Le paysan ne se trompe pas à ces signes. Il vous dira que l'orage menace si les trèfles replient leurs folioles, si les abeilles se hâtent vers la ruche avec un maigre butin, si la poule fait sa « poudrette », si les canards battent des ailes en se jetant à l'eau, si le chat se passe la patte derrière les oreilles et sur le museau et si les corbeaux croassent plus fort qu'à l'ordinaire.

Avant l'invention du baromètre, l'observation du ciel et de ses variations, de son aspect, était le moyen qui permettait de prévoir le temps à quelques heures près. La plupart des présages que l'on peut tirer des variations visibles de l'état du ciel ont été conservés par la tradition, sous forme de proverbes météorologiques. Certains ne traduisent que des préjugés populaires, d'autres au contraire résument des notions exactes justifiées depuis par nos connaissances scientifiques de plus en plus étendues en astronomie et en météorologie.

Pendant les mêmes formations de nuages ne correspondent pas toujours aux mêmes prévisions. Il y a là une question de latitude. Ainsi l'apparition dans le ciel de cirrus sous forme de longues bandes de nuages parallèles, presque stationnaires, constitue bien partout aussi l'annonce du beau temps, les cirrus en forme de balafres et à mouvements rapides présagent l'approche de la tempête ; mais il n'en va pas de même partout de la présence des cirro-cumulus floconneux qui font le ciel « pommelé ». De l'autre côté de la Manche, ils indiquent le beau temps ; dans le reste de l'Europe, c'est tout le contraire, et sous les tropiques où ils accompagnent aussi bien le beau temps que le mauvais temps, ils n'ont plus aucune espèce de signification.

Nous nous occuperons seulement de l'aspect du ciel au-dessus de nos têtes.

Si les nuages qui existent au lever du soleil se dissolvent ou s'éloignent vers l'ouest à mesure que le soleil monte à l'horizon, c'est l'annonce d'une belle journée.

Lorsque le ciel a une forme tourmentée à son lever, des ondées en sont la suite en été et un temps fixe en hiver.

Un ciel rouge avant le lever du soleil et se décolorant aussitôt que le soleil paraît, pluie.

Un soleil couchant dans un ciel orangé, clair et sans nuage, beau temps certain ; dans un ciel rouge, vent.

Clair ou nuageux, un ciel rosé au coucher du soleil annonce le beau temps.